

JOSEPH

prit la haine
ce jour où dans le miroir
d'un matin bien attardé
il y reconnut

USURPUS

Editions
LELOUP

Il baissa les yeux, les releva, s'affola à nouveau, les referma, et d'un coup de tête accompagné du cri de la rage, il se projeta sans hésitation contre cette plaque argentée pour détruire cette face immonde des jours repentants.

Vaincu par le terrible choc, Usurpus s'éclata dans son miroir en deux morceaux sans omettre au passage en tombant de laisser une profonde marque sur la joue avilie du matin du buteur avant de se briser en huit autres débris – signification de l'infini des délires – où le silence l'attendait.

Joseph ne rouvrit pas les yeux et laissa un long instant seul le regard de son inconscient divaguer dans de douloureux bourdonnements. Puis il se laissa lentement glisser sur le sol glacé de cette cave qu'il appelait - on ne sait trop pourquoi « ma chaudière » - et se jura pour la énième fois que cette fois ci était la bonne et que de cette loque – oui, lui cette loque - naîtrait l'autre Joseph, avec un grand O, ...celui qui attendait patiemment et depuis si longtemps que la destruction du premier se finalise.

Puis il s'assoupit pour finalement s'endormir à nouveau sur ce sol de béton où seules les graines spirituelles peuvent éclore. Lorsqu'il se réveilla quelques instants plus tard, il n'avait rien oublié du départ d'Usurpus et se releva quelque peu titubant pour accompagner les premiers pas de sa renaissance.

Sa joue lui faisait mal. L'entaille était profonde mais la coagulation avait relevé avec succès son défi. Il se tourna lentement pour appeler au devoir la machine à café puis commença à dénicher toutes les cigarettes, cigares et alcool en attente.

Sans aucun regret, il les plaça dans un carton qu'il ferma presque religieusement mais sans hésitation, puis il y inscrivit au feutre noir « Au preneur du Diable » et alla le déposer trois marches plus haut sur le trottoir puis redescendit les mains dans les poches, lentement, très lentement mais sans se retourner sur la tombe de ses compagnons d'ivresse.

La vapeur annonça que le café était à point et pour la première fois depuis longtemps il lava enfin sa seule tasse, sa seule cuillère pour y faire couler cet effluve noir qui le mérite tant. Une fois servi, il ressortit dehors où le vent ce jour-ci mordait les passants qui à l'odeur de ce brun bonheur se retournaient fugitivement, trop pressés semble-t-il pour véritablement envier cet homme en guenilles.

Joseph prit le temps que le temps demande pour finir sa tasse tout en observant ce monde dans lequel il avait décidé de retourner. Et déjà le doute fit son apparition en observant les pas qui courent vers le bus et le bus qui court vers le feu vert et le feu vert qui court vers le feu rouge et le feu rouge qui agite l'impatience des conducteurs soumis aux heures qui courent derrière les heures.

Cependant le doute retourna lentement prendre la lanterne rouge du destin du dernier wagon car Joseph était bien décidé à reprendre pied là où les décideurs résident. Il redescendit dans « sa chaudière » pour réfléchir sur le comment, sur le premier pas, sur le premier souffle et aussi inévitablement sur la première claque que la société lui infligera. Il savait qu'avec ses cinquante cinq ans bien passés et les poches trouées le combat serait dur.

Il savait que le temps qui restait ne laissait aucune chance à la nonchalance. Il savait qu'il lui fallait une raison qui le guide afin de sortir de ces trous noirs qui l'attendraient à chaque marche de sa future ascension sociétale. Il savait que savoir ne suffirait pas mais qu'il fallait le faire savoir.

Il savait que le doute serait le pire ennemi de ses intentions. A lui-même surtout.

Quelle serait donc la raison principale qui soit capable d'attiser ses forces pour sortir des pires embûches ? L'argent ? Non il ne l'aimait pas vraiment. Les femmes ? Non plus, c'était un peu comme avec l'argent. La Gloire politique ? L'aide aux déshérités ? Le grand banditisme ? Non, tout ceci non plus car il fallait bien reconnaître qu'au fil des années alcool et cigarettes, faim et froid, délires et déceptions avaient lentement momifié les qualités de sa jeunesse.

Ne pouvant répondre immédiatement et précisément, il se dit qu'il allait parer au plus pressé et d'abord trouver le moyen de changer quelques mauvaises habitudes, de lieu d'habitat, d'habits, de trouver une voiture, quelques sous et de redonner à sa peau et son visage un caractère moins délabré. Et puis tout bien réfléchi il commencerait par le plus accessible. Remonter les marches et se mettre à l'intérieur du dehors pour courir un peu là-bas dans ce « Paillon », fleuve sec transportant ses courants d'air sur des galets dont peu verront les plages si ce n'est à la fonte des neiges.

Courir sur ces pierres qui flirtent à chaque pas avec les chevilles des gens mal chaussés. Courir contre le courant imaginaire de ces forces qu'il faudra vaincre. Courir contre le temps. Courir jusqu'à l'épuisement pour savoir lorsque le corps le cerveau indispose. Courir pour courir. Courir.

Joseph n'alla pas plus loin que la fin du regard qu'il avait depuis le départ. Difficilement il remonta la berge pour se traîner sur l'asphalte du retour. Arrivé devant chez lui, il s'aperçut que le paquet pour le Diable était toujours là. La tentation fût grande de ne pas redescendre aux enfers ce qui appartenait à l'enfer. Mais la fatigue étant plus grande que l'envie il descendit ses trois marches qui l'amènèrent à sa paillasse où il s'affala dans sa sueur refroidie.

Ses chevilles lui faisaient horriblement mal et cet afflux d'oxygène nécessaire à la compassion charnelle le porta dans un demi-sommeil vers ces univers de raisons dont il aimait tant se repaître lorsque le whisky sans son interdiction encore coulait à flot. La Philosophie c'est l'or des pauvres et des sans abris... et il savait – oh combien ! – s'en enivrer dans cette obscure vérité qui restait son abîme dont les parois lui étaient maintenant déjà familières.

Et sans cesse, dans l'ivresse des mots décousus que seule l'âme avec le cœur savent comprendre, il répéta «Qu'ils soient riches ou pauvres...que m'importe s'ils ont la compétence.. cette compétence que je m'efforce moi-même dès qu'elle est atteinte de prendre comme base d'une nouvelle hauteur...d'une nouvelle compétence... d'un nouveau défi... défi qui serait capable de m'arracher à la vie où penser y serait l'interdit... la raison de tenir...tenir le défi est la raison...tenir le défi reste ma raison... je veux vaincre... vaincre...me vaincre. » et sur ces mots qui demandaient réponse à cette prétention il s'endormit fatigué de l'intransigeance des couleurs qui enrobèrent son âme que le Dieu des Dieux répugnait à prendre dans cet état où le bûcher leur était plus proche.

Lorsqu'il se réveilla, la lumière toujours allumée demandait son tribut au café et à la cigarette – les cafés, les cigarettes - ces choses qui ne faisaient d'un JOseph qu'un Joseph. Mais la main ne trouvant pas ses désirs, il comprit très vite qu'hier il avait décidé que sa décision déciderait. Et puis il se rappela très vite que le carton du Diable n'était que trois marches plus haut et il y courut dans l'espoir d'y trouver et d'approuver l'exception qui précède les nouvelles décisions... car le manque manquait vraiment... ou manquait vraiment le manque...mais dehors le Diable tant attendu avait disparu... pour dans d'autres bras s'y complaire.. et d'autres destins en assurer la fin.

Joseph resta un instant éberlué tel l'enfant ne pouvant pas... ne pouvant pas... ne pouvant pas demander...ne pouvant pas contraindre... et redescendit ces trois marches qui le conduisaient dans son enfer...où malgré tout, le café – le dernier – l'attendait et où les nouvelles décisions tout habillées de blanc dans les coins telles de jalouses chimères ricanaient et même parfois dans leurs courses fantomatiques quelques nuages de fumée vers ce pauvre Joseph soufflaient.

Il prit la poignée de cette cafetière et dans un élan en jeta furieusement le contenu contre tous ces murs et ces coins couverts d'habits déjà crasseux ...et puis celle-ci tomba à ses pieds avec le désir des malheureux qui ne veulent plus remonter ces pentes où la lumière si loin semble...et JOseph se mit à pleurer... doucement d'abord... intensément ensuite pour partir dans ces sanglots que seuls les trous noirs connaissent lorsqu'ils appellent ces émotions humaines dont ils se nourrissent...trous noirs qui d'émotions survivent... et plus loin vivent... ou plus souvent meurent.

Et les pleurs de cet enfant de cinquante-cinq ans étaient plus brûlants que l'espace qui te sépare du soleil... plus brûlants que les comètes qui depuis leurs naissances cherchent l'Amour charnel... plus brûlants que la rage qui t'étouffe ... et Joseph tomba lentement à terre ... d'abord les genoux qui telle la gèneflexion demandèrent leur premier pardon.... ensuite le corps qui se déroula telle la tentation.... pour enfin sombrer face à terre, tel le blé battu, surpris de la décision de cet autre.

Le doute prit le mors. Le Doute. Déjà là. Déjà prêt. Déjà vrai. L'ennemi des décisions.

Par nonchalance, par désir, par combat, par amertume ou par plaisir à la perte du Soi, Joseph s'assoupit dans un monde où l'oubli, la nourriture des Perdus, reste. Le Doute dans ce sommeil n'y trouva pas sa place. Et Joseph ainsi, survit à cet instant où les paupières closes semblent écouter le dernier jugement... pour se reprendre enfin dans l'inconscience comme si souvent - au nom de sa liberté et de son indépendance - dans un délire de mots et de pensées dont seules les âmes qui en font leur propre tour connaissent les vrais détours...et ainsi les chantent...

N'ai-je puisé ce temps dans l'espace des néants que pour comprendre que l'espace sans toi n'a pas de loi n'a pas de foi n'a pas de roi et que seul je dérois sur ces arcades qui de couleurs me semblent et ne sont pourtant que la décomposition de toi blanche couleur blanche mais qui n'existe que par son pourtour d'ombres et parfois de noirs et parfois de sombres et parfois de parfois qui eux trop simples me semblent.

N'ai-je seul le temps d'une larme reconnu la faiblesse de mon âme.

N'ai-je vu en toi cet immense espace d'un éclat de miroir au matin malveillant où l'Amour ton Amour non présent sur cette surface où l'autour se désintéresse des espoirs des encore non-vivants cet espace où la solitude plus vieille que la veille te cerne en sachant ceux-ci les accentuer tels les mérites de la vie ceux des alcools ou des pensées fortes qui savent t'endormir dans ces mirages lointains où seule de la réalité éprouvée ses bonheurs et ses facilités comptent.

N'ai-je seul le temps d'un mirage reconnu la faiblesse de mon âme.

N'ai-je pas loin de moi appelé les déshérités des cités pour combler mes ennuis et détruire ces ennemis qui sous les blouses blanches qui sous les blouses blanches de mes arrogances de mes arrogances ont su détruire l'espace du blanc et du noir pour en attiser ce mélange gris qui sent la poudre et l'ennui des malveillances où la conscience n'est consciente que des inconscients qui prient pour leurs méfiances et leurs pardons dans ce qu'ils croient leurs innocences et leurs défenses et leurs revanches et leurs revanches et leurs revanches où les esprits des impossibles leur fièvre brûlent.

N'ai-je seul le temps d'une colère reconnu la faiblesse de mon âme.

N'ai-je le temps maintenant de trouver dans le reste des restes des temps qui me restent l'ailleurs qui de mes solitudes me confondront à l'Amour des repentis en larmes sur leurs désarrois de l'instant où le réfléchi le fléchi saura vaincre et où l'adieu des mots restera ainsi simple tel le silence saura envers le cri s'exprimer pour de ses larmes amères en faire le suc des reines qui créent pour créer et non pour tuer de leurs dards ces pensées qui restent là très tard très tard très tard très tard.

N'ai-je seul le temps d'un instant reconnu la faiblesse de mon âme.

N'ai-je le temps de trouver pendant ces vies et ces nuits qui me restent dans la lie de ces moi et de ces toi les restes de ces breuvages que la semence des désirs a su m'octroyer pour correspondre avec la différence qui avec ma naissance a vu naître l'Homme qui demain sera ton père et ta mère pour avoir à partager les Dieux et les Diables de ton existence où de ma poussière tu créeras d'autres poussières qui toutes humbles leurs os dans l'éternel éparpilleront pour laisser échapper leurs âmes vers ces lieux dont les lieux n'ont pas encore saisi leurs existences

N'ai-je seul le temps d'un temps reconnu... le temps d'un temps.... le temps d'un temps...

Et jamais la fin des réflexions de sa chanson il ne connut car son cerveau à ce moment-là choisit le vide des épuisés comme porte de sortie.

Ce n'est que plus tard beaucoup plus tard dans la nouvelle pénombre d'une autre nuit qu'il se réveilla. Une autre nuit où le silence était si parfait qu'il en connaissait l'heure exacte. Cette heure où les réveils difficiles des revenants se couplent avec l'heure des partants. Cette heure où dans les villes la nuit est partie et où le jour n'est encore arrivé. Cette heure où dans les campagnes le coq est levé mais encore ne chante. Cette heure où les amours même les plus torrides semblent en silence faiblir. Cette heure où Dieu et le Diable prennent en même temps le même souffle pour accueillir en leur demeure un instant la paix des repos des survivants.

Cette heure où lui Joseph sut que les décisions sont elles aussi mortelles même les plus grandes même les plus vraies et c'est dans un délire de soumission qu'il prit le chemin du bar-tabac du coin où son grand O à la première parole du tenancier tomba.

Joseph ne répondit pas mais pour la première fois depuis longtemps ses yeux s'humidifièrent et des larmes en colère en coulèrent et un autre whisky suivit le précédent et le suivant précéda la cigarette que le patron lui glissa en silence sur le comptoir. Et lorsque l'autre premier client arriva Joseph se retourna sans un mot et la porte du bar claqua derrière lui tel le couvercle du cercueil sur la poussière de l'Univers. Il s'assit là sur le trottoir des pas perdus au milieu des poubelles déjà éventrées et dont les restes des restes dans leur putréfaction le festin aux épaisses fourmis jamais gavées fournit et donc à la recherche d'autres relents avides.

Il sentit sous son jeans déchiqueté la viande de l'une d'elles lui remonter rapidement le long de la jambe pour se retrouver en l'espace d'un instant sur sa velue gloire d'antan la poitrine. Il ouvrit sa guenille de chemise. L'animal semblait énorme. L'animal était noir. Noir ébène. Si noir et si gros qu'il lui sembla en discerner des cernes entourant des yeux d'un brillant perçant tel le fer qui veut brûler. Puis l'étrangère disparut le long de son cou où seuls les désagréables piétinements de son avancée de huit pattes lui permettait de savoir qu'elle avait atteint au coin de sa bouche sa salive de soûlard. Il entrouvrit légèrement les lèvres livrant entre ses dents jaunes le passage à l'intrus puis happa l'animal et trois fois quatre fois huit fois de ses dents en sectionna le corps avant de croquer avec peur et dégoût ces mini-masses acides et roulantes qui prenaient place entre ses caries pour enfin avaler en plusieurs fois ces morceaux de bête. Alors la peur le prit et il se débarrassa par de rapides mouvements des autres montantes encore plus épaisses et plus noires et plus brillantes et se leva tel un pantomime pour rouvrir derrière lui la porte du tombeau délaissé. Le whisky coula alors avide et à flot pour détruire l'animal avalé. Et le doute avec l'eau de feu à nouveau disparu il distingua alors le personnel arrivant et comme par enchantement dans une odeur de café soudaine les chaises et les tables à leur place tranquilles accueillirent l'une après l'autre l'énergie douteuse des premiers clients baillants.

Joseph changea la couleur de l'alcool contre celle de la caféine et s'assit là à la table des amis de la nuit. Cette table loin du comptoir où le va et vient du bruit des couverts devenus propres se mélangeait courageusement avec l'odeur de l'huile attendant la première frite et celle de l'ammoniaque émanant du sol.

C'est la table des perdus. Celle que le tenancier à ses enfants de la nuit pour les premières heures de l'aube réserve. C'est la table des rêveurs. C'est aussi celle des donneurs de leçons qui dans leurs balbutiements seuls avec leurs serviettes s'empêtrent. C'est la table des gens du matin qui savent qu'ils ont peu de temps pour en repartir. C'est la table qui sert à l'achèvement des émotions qui prennent très vite la couleur des ternes pour vers midi retrouver l'honneur ardent des places réservées. C'est la table du patron. Mais dans ce court instant c'est aussi la table à Joseph et celle qui lui donne l'espoir de croire.

Ce matin là Joseph inscrit plus d'heures en pensées et en café qu'à l'habitude et il se vit bientôt proprement mais aussi rigoureusement invité à quitter la table et à rentrer chez lui. Il faut dire aussi que le matin était déjà bien avancé et qu'il faisait triste mine ici au milieu de ces cravates étouffant leurs cols blancs et là-bas de ces rouges débordant volontairement la forme de lèvres toujours trop fines. Le jour insipide reprenait ses droits sur les saveurs de la nuit et Joseph quitta les lieux en emportant avec lui les regards en biais dont il sentait le lourd fardeau.

La volonté de l'esprit est une chose. Son pouvoir en est une autre. Toutes deux s'effacent aux antipodes puis s'entrelacent au centre de cette ligne de l'infini dont le futur ne semble être que l'éternel retour de l'antérieur à laquelle la mémoire s'adonne pour t'obliger à prendre conscience du temps. Du temps qui passe. Du temps qui te reste. Du temps perdu qui jamais plus ne se présentera à toi et de celui encore non vécu qui ne te donnera pas ta chance.

Cette prise de conscience soudaine prit Joseph à la gorge et au lieu de se concentrer sur ses nouvelles résolutions il s'évada dans le temps de sa jeunesse et ses pas le guidèrent vers le port puis vers la mer puis vers la plage où il s'assit face aux écumes qui devant ses pieds avec les galets l'amour faisaient.

*Tu es la vague qui sans relâche
Toujours essaie de mordre la plage
Avec tes souffles de bulles d'écume
Et ce soupir renaissant du reflux
Tu restes aux songes l'insaisissable
Par ta seule volonté l'intarissable*

*Toi puissante à l'horizon de mes regards
Tu restes forte là devant mon pauvre corps
Tu me montre et démontre que le hasard
Pour les faibles est une vision de mort
Que la volonté de vivre n'est pas une erreur
Ton sourire pour mon âme n'est pas un leurre*

... à suivre